

ARIK LEVY, LE QUOTIDIEN EN POÉSIE

Photographe, scénographe, sculpteur, designer... l'artiste israélien est un créateur protéiforme et prolifique. De pièces uniques en objets usuels, il entremêle art et technique

DESIGN

Il y a, dans un coin du studio inondé de lumière, cette chaise impraticable à l'assise en fil de fer barbelé recouverte d'or, et une installation de girouettes tournant en tous sens, symbole de nos vies déboussolées. Dans un autre coin, des bijoux racés et une nouvelle lampe de bambou et céramique émaillée à la lumière chaleureuse (Anemos pour Forestier).

Nous sommes à Ménilmontant dans le studio parisien d'Arik Levy, l'homme qui ne veut pas choisir entre art et design. « La création est un musée incontrôlable, et le design est le moyen d'être mon propre mécène », souligne ce grand échelas au sourire franc. Cet artiste protéiforme est connu pour sculpter, photographier, peindre, scénographier des opéras ou des ballets de danse contemporaine, et... designer. Ces derniers mois, il a collaboré avec Lalique, Vista Alegre, Baccarat, Maison Dada, Dedon, Hennessy. Né en 1963 à Tel-Aviv et grand amateur de surf, Arik Levy a commencé à gagner sa vie en vendant des planches qu'il dessinait avec des graphismes sur mesure. Une histoire d'amour l'amène un jour jusqu'en Suisse, puis à Paris. Il devait y rester deux ans. Il n'a plus quitté la capitale française. Entretemps, le voilà diplômé en 1991 en design industriel de l'Art Center Europe, à Vevey, en Suisse, puis fondateur, à Paris, l'année



Arik Levy et ses sculptures RockStone 40 en cristal (Lalique, 2018).
FLORIAN KLEINFERN

suivante, de son propre studio. « Quis-je? Il n'y a pas seulement deux personnes en moi, mais trois: l'homme au foyer, l'artiste et le designer, dans cet ordre d'arrivée, précise celui qui a fondé une famille avec la Montpelliéraine Zoé Ouvrier, dont les paravents, panneaux miroirs et tableaux gravés sont exposés dans le monde entier. J'ai aujourd'hui trois enfants pour lesquels j'aime confectionner chaque dimanche des gâteaux, plutôt des cakes, dont je varie chaque fois les ingrédients! »

Côté design, ses propositions font force. Car Arik Levy ne dessine pas des objets, mais des solutions. Pour Baccarat, il imagine

« QUAND JE ME LÈVE
DANS LE MATIN PARISIEN
ET QUE JE ME VOIS VIVANT,
JE SUIS HEUREUX »

ARIK LEVY
artiste et designer

une nouvelle forme de cristal: des tuiles limpides à accrocher et superposer pour sublimer un bar, une lampe, mais aussi des portes d'armoire ou un meuble canapé... Pour l'espagnol Compac, spécialiste des revêtements, il met au point des plaques de pierres composites (collection Ice) qui résistent à la chaleur et dans lesquelles est incrusté un motif au choix, comme un lac gelé en Arctique avec des marbrures blanches, noires, « nude », orangées... qu'il a lui-même dessiné. Pour les robinets THG Paris, il conçoit la collection System, à base de bagues qui s'enfilent aux différents matériaux (marbre, laiton évidé, obsidienne...) et 26 finitions qui trans-

forment le robinet en bijou de la salle de bains.

Au dernier Salon du meuble à Milan, ce printemps, il a même présenté les luminaires Sticks comme des baguettes en rotation sur leur axe (marque Vibia), ce qui permet de diriger l'éclairage à sa guise, mais aussi de connecter un mur et un plafond par des lignes graphiques. La lumière devient ainsi un élément architectural. Arik Levy propose comme des boîtes à outils, fusion d'un brin de poésie et d'une technologie bien pensée. « Il arrive le matin avec son carnet de dessins, des croquis tellement bien faits et si bien proportionnés que l'on pourrait presque directement passer à la 3D », souligne François Tellan, senior designer au sein du studio qui compte au total une dizaine de personnes, affectées pour certaines à l'art, pour d'autres aux objets utilitaires.

Les musées à l'affût

Son « style techno-poétique », selon les mots d'Arik Levy, se nourrit d'art et de design, dans un aller-retour incessant entre les deux. Et les musées sont à l'affût. Ses luminaires imprimés en 3D, datant de 2005, sont entrés dans les collections du Centre Pompidou. Le fauteuil professionnel (2010), telle une alcôve captonnée, trône à l'Art Institute of Chicago. Comment expliquer une telle force de création? « Je suis né au milieu des guerres israélo-palestiniennes, j'étais en survie tous les jours et j'ai vécu d'espoir », rappelle Arik Levy. Aujourd'hui, quand je me lève dans le matin parisien et que je me vois vivant, je suis heureux. »

Ses œuvres d'art inspirées par des formes primitives – le RockStone (la roche) est parmi les

Lampes Anemos, en bambou et céramique, (Forestier, 2019).
FRANCIS AMAND/FORESTIER



images les plus fameuses de son vocabulaire, en témoigne cette nouvelle sculpture totem pour Lalique – ornent des jardins privés ou l'espace public. A l'hiver prochain sera installée sur le parvis du futur Musée de l'Ermitage, à Moscou, la plus grande sculpture d'art contemporain dans l'espace urbain: une RockStone de 20 mètres sur 20 mètres et 140 tonnes en Inox maritime, résistant aux écarts de température de -45 à +45 degrés. « L'Inox, c'est aussi pour son joli reflet, légèrement rosé », concède le créateur. « Il est important que la sculpture soit monumentale comme font été, en leur temps, la tour Eiffel ou le Grand Palais. Il faut que les gens puissent passer entre ses pattes, qu'elle puisse se refléter avec le bâtiment... Sous la neige, ce sera magique », promet Arik Levy, qui souhaite « changer le rapport entre le musée, la ville, le public », comme il le fait déjà, subtilement, entre l'objet quotidien et l'utilisateur. ■

VÉRONIQUE LORELLE

Table basse Twister, en verre et acier (Desalto, 2017).
ARIK LEVY/DESALTO



Fauteuil de Mathieu Matégot (galerie Matthieu Richard), céramiques et tapisserie de Jean Lurçat, VINCENT THIBERT

Quand Lurçat et Matégot font le mur

Ces deux protagonistes majeurs de la tapisserie du XX^e siècle sont exposés à la Galerie Chevalier, à Paris, jusqu'au 29 juin. Un véritable festival de couleurs!

Pousser la porte de la Galerie Chevalier, rue de Bourgogne, à Paris (7^e), c'est s'offrir en ce mois de juin un festival pour les yeux, du jaune serin à l'orange pop, du figuratif à l'abstrait, le tout de laine tissée sur des pans de mur. Les deux sœurs galeristes – Céline Letessier et Amélie-Margot Chevalier – ont choisi d'exposer jusqu'au 29 juin deux protagonistes majeurs de la tapisserie du XX^e siècle: le Nossgien Jean Lurçat (1892-1966) et le Hongrois d'origine Mathieu Matégot (1910-2001). Ces deux artistes, l'un connu pour avoir revitalisé l'art de la lice, l'autre pour son mobilier perforé alors qu'il fut aussi l'auteur de créations textiles contemporaines, se sont rencontrés et estimés de leur vivant, habitant tous deux impasse Villa Seurat, une cité d'artistes du 14^e arrondissement de Paris.

L'exposition « Face-à-face Jean Lurçat-Mathieu Matégot » permet d'entrer dans un monde merveilleux, lumineux et optimiste, voire lyrique, au lendemain de la seconde guerre mondiale. Ainsi cette tapisserie baptisée « Le Bois » (1947), signée de Jean Lurçat: tissée à Aubusson dans l'atelier réputé Tabard, elle vante les années de la reconstruction, avec un homme qui rebâtit sa maison, sur un décor d'arbre de vie et de coq, figure tutélaire chez l'artiste. « La tapisserie murale, aimait-il à répéter, chante le parfum, l'ivresse du vin, le lierre et le jasmin, le caillou, l'absinthe, le thym... »

Lurex et « outre-noir »

Formé à l'École des beaux-arts de Budapest où il a rencontré Victor Vasarely, Mathieu Matégot est fasciné par le talent de Jean Lurçat qui

« inscrit l'œuvre textile dans le tourment de l'histoire », comme le résume l'historien d'art Gérard Denizau dans le catalogue de l'exposition. Mathieu Matégot s'inscrit davantage dans l'abstraction et utilise des matériaux de son temps, comme le Lurex métallisé et des couleurs primaires, voire primaires tel un « outre-noir » qui sculpte la lumière.

« Regarder une tapisserie de Matégot, c'est entendre un concerto ou une symphonie », écrivait en 1990 le critique d'art André Parinaud. Au pied de ses œuvres tissées aux lignes minimalistes, on peut voir disposées, à la Galerie Chevalier, des chaises, une desserte et une table basse en céramique et toile perforée, un matériau dont il était devenu maître virtuose. « C'est pendant sa captivité durant la guerre que Mathieu Matégot a inventé la

Rigitulle, une toile perforée comme de la dentelle, le moyen de faire du beau et d'économiser les matériaux », rappelle Gérard Denizau.

« Matégot et Lurçat avaient en commun, poursuit-il, l'idée que l'art devait entrer dans nos intérieurs pour embellir le quotidien. Leurs tapisseries modernes, adaptées aux strictes exigences de l'architecture contemporaine et à base de laine, un matériau usuel, étaient pensées en ce sens. » Au Moyen Âge déjà, les tapisseries étaient un décor mural mais aussi un élément de confort. Elles servaient, dans les demeures royales et princières, à réchauffer un espace donné dans la pièce. On délimitait avec des tapisseries suspendues des réduits bien clos, les « clotets », à l'intérieur desquels il faisait bon et beau... vivre. ■

V.L.